

Zeitschrift: Actio : un magazine pour l'aide à la vie
Herausgeber: La Croix-Rouge Suisse
Band: 97 (1988)
Heft: 5

Artikel: Walter Kempin, le grand oublié de notre institution
Autor: Valsangiacomo, Enrico
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-682022>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PAGES D'HISTOIRE (XI)

Une destinée qui, par certains aspects, rappelle celle d'Henry Dunant

Walter Kempin, le grand oublié de notre institution

La Croix-Rouge suisse doit à un philanthrope zurichois du siècle dernier, Walter Kempin, d'être ce qu'elle est devenue aujourd'hui. Pourtant, l'histoire s'est acharnée à oublier un homme qui eut une vie peut-être trop mouvementée pour accéder au panthéon des pères de notre institution.

Enrico Valsangiacomo

En juillet 1840, un certain Hermann Kempin, provenant de Stettin (Prusse), après avoir séjourné une année à Munich, s'établit à Hottingen (depuis 1893, un quartier de Zurich, mais auparavant une commune indépendante). Agé de 24 ans, il se fit enregistrer à son arrivée comme «employé de commerce», mais, par Gottfried Keller nous savons qu'il ouvrit, quelques années plus tard, une librairie, dont l'écrivain zurichois était client. En 1843, Hermann Kempin se maria avec Anna Häslli d'Oberwinterthur. De leur mariage naquirent six enfants, trois filles et trois garçons. Walter Kempin, né le 25 juin 1850, est le quatrième. L'aînée devint institutrice et épousa un directeur d'orchestre; la deuxième, professeur de musique et se maria avec un premier violon («Konzertmeister»). La cadette épousa un ingénieur et alla s'établir en Hongrie. L'aîné des garçons devint employé de commerce et s'établit à Bradford en Angleterre; le dernier, après une formation de serrurier, se fit mécanicien («Maschinen-Techniker»). Walter Kempin, le plus doué des six enfants, fit des études de théologie et fut ordonné pasteur en 1873. Une famille, comme on peut le constater, appartenant à la petite bourgeoisie, dont les aspirations sociales caractéristiques de ce milieu sont particulièrement présentes chez Walter.

Une destinée tragique: Emilie Kempin-Spyri

En 1874, Walter Kempin fut nommé vicaire de l'importante paroisse de Enge, près de Zurich, dont il deviendra pasteur l'année suivante. Le 22 juin 1875, il épouse Emilie Spyri.

D'une famille patricienne zurichoise, les Spyri comptaient dans leurs rangs des personnalités très en vue: le père d'Emilie, d'abord pasteur au Neumünster, occupa à partir de 1875 une fonction dirigeante auprès de la «Compagnie de chemin de fer du Nord-Est». Homme très conservateur, il s'opposa souvent à sa fille. Son oncle, procureur général du canton, devint plus tard chancelier de la ville de Zurich. Enfin sa tante, la «tante sévère» comme l'appelaient ses neveux, Johanna Spyri, était la célèbre écrivain, créatrice du personnage de Heidi.

Il n'est donc pas étonnant, au vu des considérations précédentes, que le mariage Kempin-Spyri fut désapprouvé par la famille d'Emilie. Mais cette dernière préféra renoncer à sa dot plutôt qu'au pasteur qu'elle aimait. Cet obstacle ne devait être que le premier d'une longue série, qui tourmenta ce couple durant toute sa vie.

Emilie Kempin-Spyri est désormais célèbre car elle fut – on se plaît aujourd'hui à le rappeler – la première femme juriste de Suisse. Mais on oublie que cette gloire lui coûta très cher. Deux de ses enfants, Walter junior et Agnès, ont publié respectivement dans la *Neue Zürcher Zeitung* en 1923 (N° 1337) et dans la *Basler National-Zeitung* en 1936 (N° 448 et ss.) des témoignages émouvants de sa vie. L'historienne zurichoise Verena Stadler-Labhart les a ensuite complétés par une étude sur les premières étudiantes en droit de l'université de Zurich, publiée en 1981. On y voit une femme constamment en butte aux préjugés sociaux et à la discrimination dans laquelle, par la loi, les femmes



Walter Kempin: «La fonction pleine de responsabilités d'un pasteur ne lui allait pas...»

étaient tenues par rapport aux hommes. Lorsqu'elle entreprit ses études, elle dut subir la méfiance de son entourage qui la taxait de «bas bleu». Elle ne put exercer sa profession d'avocate et on lui refusa également un poste dans l'enseignement. Et lorsque enfin, en 1891, elle obtint la «venia legendi» à Zurich, elle fut en quelque sorte boycottée par les élèves. Les succès qu'elle remporta à l'étranger – à New York où elle se rendit en 1888, et à Berlin où elle fut invitée en 1896 – ne suffirent pas à la reconforter du rejet dont elle était victime dans son pays. Cette situation fut à l'origine du déséquilibre mental qui la frappa à la fin de sa vie. Hospitalisée dans un asile à Bâle,

elle y mourut le 12 avril 1901, à l'âge de 48 ans.

Walter Kempin ou le «feu sacré» d'un philanthrope

Walter Kempin aussi avait tout pour réussir. «Il était un jeune théologien très doué et très prometteur», dit de lui sa fille Agnès, qui pourtant ne le portait pas dans son cœur. Ses années les plus fructueuses furent sans doute celles où il fut pasteur à Enge, la paroisse des Escher, des Landolt, des Nägeli. Pendant cette période qui s'étend de 1874 à 1885, on le voit engagé, corps et âme, dans plusieurs activités philanthropiques. Au niveau de sa paroisse, il créa, par exemple, en 1877 la Société de secours aux pauvres. Dans la première

moitié des années 1880, il organisa des colonies de vacances pour enfants fragiles. Sous la veste de journaliste, il fut corédacteur de la revue de la Société suisse d'Utilité publique (SSUP) dès 1875; en 1881, il créa le *Blätter & Blüthen* qui devint l'année suivante *Der Philanthrop*, et en 1885, il arrêta cette publication pour lancer le *Zürcher Intelligenz-Blatt*. Il tint également des conférences, dont il nous reste le texte d'une seule, «Le postulat des soins gratuits prodigués aux malades». Les écrits de Kempin n'ont pas encore fait l'objet de l'étude historique qu'ils mériteraient. Outre l'éclairage nouveau que ces écrits nous apportent sur leur auteur, se reflète en eux, comme dans un microcosme, la pensée sociale de notre bourgeoisie au siècle dernier. Les écrits journalistiques de Kempin surtout constituent une source non négligeable pour l'histoire de certains mouvements ou sociétés. En effet, en avril 1884, Kempin créa dans le *Philanthrop* la rubrique «Droits et formation de la femme». Pas par hasard, sans doute, car à cette époque son épouse commençait ses études de droit! En outre, le *Philanthrop* constitue une source indispensable pour l'histoire des débuts de la Société suisse des troupes sanitaires, pour ceux de la Société suisse des samaritains et enfin pour la Croix-Rouge suisse.

Kempin et la Croix-Rouge suisse

Dans la perspective philanthropique qui nous intéresse, la création la plus importante de Kempin est précisément la Croix-Rouge suisse. Nous ne reviendrons pas sur les circonstances de cette création déjà relatées (*Actio* N° 5, 1987). Plus proche dans ses préoccupations du domaine de la santé publique, Walter Kempin désirait mettre sur pied, en Suisse, une organisation semblable à celle qu'il avait connue dans le Bade-Wurtemberg. Là-bas, la Société des femmes d'utilité publique formait des gardes-malades essentiellement pour assurer les soins à domicile. Puisque cette activité se faisait au sein de la société locale de la Croix-Rouge, en cas de conflit, ces «infirmières volontaires, diligentes, préparées et initiées»

(H. Dunant) complétaient les effectifs du service sanitaire de l'armée. Elles étaient donc utiles en temps de paix comme en temps de guerre. Or, force est de constater, comme le fit Kempin, que rien de tel n'existait chez nous. *De jure*, il y avait bien un comité exécutif à Berne, mais *de facto* c'était l'inactivité totale. A Kempin revient donc un double mérite: celui d'avoir recréé en 1882 un comité national qui s'appellera Société centrale suisse de la Croix-Rouge, et de l'avoir doté de buts utiles pour le bien public et réalisables déjà en temps de paix. Ces objectifs portaient entre autres sur la formation de gardes-malades et l'ouverture de dispensaires («Krankenstationen»),

pin fut mis en minorité au Comité central de l'époque et dut donner sa démission de président de la Société centrale le 30 novembre 1885. Ceux qui restèrent adoptèrent de nouveaux statuts, plus conformes aux besoins de l'armée, comme au bon vieux temps de l'Association de secours... Ironie du sort, cela ne dura pas longtemps. La CRS, sous la pression des sections, dès 1893 dut définitivement réorienter son action dans le sens souhaité par son premier président.

Une fin douloureuse

Mais le destin fut encore plus cruel avec notre pasteur. Les informations à notre disposition sont très fragmen-

Papieren; en 1892, *Die Börsensysteme der Schweiz*. Il travaille quelque temps avec sa femme, puis part en Allemagne chercher d'autres débouchés et ne reverra sa famille qu'à des périodes intermittentes. On imagine qu'il mena en ces années-ci une existence difficile et malheureuse. Comment pouvait-il en être autrement? Après ses brouilles à Enge, après son échec à la Croix-Rouge, après un procès en 1887, Kempin était, comme l'on dirait aujourd'hui, «grillé» dans sa ville natale.

En Allemagne, il trouva, paraît-il, une place de professeur d'économie à l'université de Bonn. En 1907, il publia à Elberfeld un petit ouvrage de



Vue de Zurich dans les années 1880, prise depuis Enge

(Bau-Archiv, Zurich)

gérés ou financés par la Croix-Rouge.

Aujourd'hui, nous pouvons dire qu'il a vu juste, car l'activité-force que la CRS a développée par la suite, ce fut bien celle liée à la formation des infirmières. Il a vu juste aussi car une activité civile était la seule capable de faire vivre la CRS. L'Association de secours de Dufour-Dubs a échoué précisément parce qu'elle a négligé cet aspect fondamental. Mais, malheureusement, Kempin ne fut pas entendu par ses contemporains. En plus, il faut l'admettre, il n'avait pas les talents d'organisation d'un Moynier ou d'un Sahli. Son programme philanthropique se concrétisant avec peine, Kem-

ptabilité, *So liest man Bilanzen*. Il semble qu'il ait, dans ce pays, réussi à se faire une nouvelle vie. Il obtient (quand où?) le titre de «Dr. phil.»; en 1913 (?) il se marie avec une ancienne élève, dont il aura une fille, Agathe, en 1914 et un fils Lothar, en 1915. Mais quelques années plus tard le mauvais sort le frappa à nouveau. Lors de la tragique inflation qui balaya l'Allemagne au début des années 1920, Walter Kempin perdit, comme beaucoup d'autres épargnants, toute sa fortune. Trop âgé pour relever encore une fois le défi, il regagna, en 1923, avec sa famille, sa commune d'origine, devenue entre-temps Zurich, où il fut se-

comptabilité, *So liest man Bilanzen*. Il semble qu'il ait, dans ce pays, réussi à se faire une nouvelle vie. Il obtient (quand où?) le titre de «Dr. phil.»; en 1913 (?) il se marie avec une ancienne élève, dont il aura une fille, Agathe, en 1914 et un fils Lothar, en 1915. Mais quelques années plus tard le mauvais sort le frappa à nouveau. Lors de la tragique inflation qui balaya l'Allemagne au début des années 1920, Walter Kempin perdit, comme beaucoup d'autres épargnants, toute sa fortune. Trop âgé pour relever encore une fois le défi, il regagna, en 1923, avec sa famille, sa commune d'origine, devenue entre-temps Zurich, où il fut se-

PAGES D'HISTOIRE (XI)

couru par l'assistance publique. Il passa les dernières années de sa vie dans un home à Rüslikon. Il mourut le 1^{er} décembre 1926 et fut incinéré deux jours plus tard au cimetière de Sihlfeld à Zurich.

Kempin dans la mémoire des siens

L'histoire des vaincus est toujours ensevelie, c'est une constante de l'historiographie. Kempin fut un perdant. Ses contemporains ne le lui pardonnèrent pas et cela se ressent clairement dans le peu qui fut écrit sur lui ou dans les essais historiques de la CRS. La première image négative est donnée par sa fille Agnès (voir articles cités plus haut), où elle tait toutes les réalisations de son père, mis à part le jugement élogieux de ses qualités intellectuelles et l'allusion à l'aide précieuse qu'il a prêtée à sa femme lorsque celle-ci préparait en 1882/83 ses examens de maturité. Selon Agnès, son père a été incapable d'assumer ses responsabilités de père et d'époux; il apparaît comme un vagabond, revenant au bercail uniquement pour se faire entretenir. L'hostilité de la société zurichoise de l'époque est mentionnée seulement pour relever l'image de la mère et non pas pour mieux comprendre les déboires du père.

Dans les trois histoires de la paroisse de Enge, le portrait de Kempin n'est guère meilleur. Conrad Escher, dans sa chronique de 1918, donne de lui l'année d'entrée en fonction comme pasteur et celle du départ, en ajoutant qu'en 1885 il publia à Zurich «une feuille politique» et qu'il s'en alla en 1887 aux Etats-Unis. J. Hefti, en 1944, publie à son tour des souvenirs sur l'église de Enge. Le jugement qu'il donne de notre philanthrope est très sévère: «La fonction pleine de responsabilités d'un pasteur ne lui allait pas et sa façon de faire suscita des plaintes.» Il fait également allusion, sans autres explications, à des différends avec l'école secondaire de Enge. Plus près de nous, le pasteur Ewald Walter, dans la brochure du centenaire de la paroisse, publiée en 1982, reprend ce qui avait été déjà dit auparavant et ajoute: «Il avait une conception des choses très personnelle.» Lors d'une

rencontre à Zurich, M. Walter me fit part d'une impression plus positive qu'il avait de Kempin, à savoir qu'il avait des idées en avance sur son temps et que beaucoup de ce qu'il préconisait fut réalisé par la suite.

C'est un autre type d'oubli, dû à l'ignorance – mais tout de même significatif – que celui des Samaritains de Enge dans leur brochure du cinquantième de la société (1937). Ils tissent un éloge de la Société centrale suisse de la Croix-Rouge, sans savoir que son fondateur avait vécu chez eux!

En revanche, aucune excuse n'est de mise pour les rédacteurs des deux historiques de la Société locale d'utilité publique, dont Kempin fut également membre. Le premier date de 1931 (l'auteur est un certain K. Jauch) et ne cite son nom que pour rappeler qu'en 1880 il tint une conférence sur «L'histoire des femmes». Le deuxième, de 1956 (dû à la plume de Emil Bühler) fait le silence complet. Pourtant on y parle abondamment des initiatives en faveur des pauvres, des soins publics en faveur des malades et de la formation des gardes-malades. Manifestement cet auteur n'a pas pris connaissance du *Philanthrop*.

Kempin dans l'historiographie de la CRS

Du côté de la Croix-Rouge suisse les silences et les déformations sont également nombreux et révélateurs. Le premier historique, très sommaire par ailleurs, fut publié dans le rapport annuel de 1895/96. L'auteur en est le médecin en chef de l'armée, le colonel A. Ziegler. C'est ici la première fois que notre institution fait usage de l'histoire pour établir sa «légitimité». On y dit qu'elle fut créée en 1866 par Dubs et Schenk. Chose curieuse, pour l'année 1882, Ziegler cite le nom de Kempin et le premier article des statuts de la Société centrale in extenso. Mais la raison est, qu'à ce moment-là c'est-à-dire en 1896), la CRS avait enfin trouvé sa voie «civile», à savoir la formation des gardes-malades. Cette citation n'était donc pas une réhabilitation de Kempin mais un déplacement de sens en fonction des circonstances. La situation se répète plus tard lorsque, pour le

25^e anniversaire de sa fondation, la CRS publie un historique dans son 12^e rapport annuel de 1906. Mais, à cette occasion, la manipulation est plus grave. On cite à nouveau entièrement le premier article des statuts de la Société centrale; on souligne le fait que le programme prévu en 1882 fut réalisé dans la plupart des points; on cite même le *Philanthrop*, mais on passe sous silence le nom du pasteur zurichois, artisan principal de ce programme (et que corrobore sa nomination à la présidence de la Croix-Rouge suisse lors de l'assemblée constituante d'Oltén). On fait en plus honneur à la Société suisse des troupes sanitaires d'avoir été la fondatrice de la CRS. Il s'agit là d'une véritable falsification historique!

Conclusion

Toute institution, comme toute société ou église, a besoin d'une identité, pour elle-même et pour le public auquel elle s'adresse. Cette identité se fonde tout d'abord sur la spécificité de ses activités, mais également sur ses origines, sur son histoire. Or, plus l'image du passé est simplifiée et unie, plus l'identification est aisée. Par conséquent, les premiers rédacteurs d'une histoire de la CRS ont sciemment éliminé tous les aspects complexes ou conflictuels, et ont brossé une histoire idéale. Si cela a peut-être des avantages sur le plan de la propagande, une telle démarche constitue en revanche un obstacle à la compréhension des hommes et des événements. En plus, l'histoire de la CRS est entièrement privée de ce qui fait son originalité. Mais l'homme, heureusement, est curieux par nature, et il se demande constamment le pourquoi des choses. «Autre question enfin, quelle est la fonction de ce savoir, son utilité sociale? Doter un groupe, une nation, de sa mémoire, la lui restituer, telle est certes une des fonctions de l'historien. La seconde est sans doute d'aider à l'intelligibilité du passé, des liens entre le passé et le présent.» (Marc Ferro, *L'histoire sous surveillance*)

On ne peut s'empêcher de tracer un parallèle entre certains moments de la destinée de Walter Kempin et celle d'Henry Dunant. Ce dernier en

effet, après avoir insufflé chez ses contemporains la conviction de mesures nécessaires et urgentes pour épargner des souffrances sur les champs de bataille, fut ensuite rejeté par les siens, car à la suite d'une faillite, il a passé en jugement. Témoin de ce refus une lettre de Moynier, président du CICR, au conseiller fédéral Schenk, du 2 juillet 1873, dont il vaut la peine de citer quelques extraits: «En 1867, à la suite d'un procès, l'honorabilité de M. Dunant a été complètement compromise, au point qu'il a dû quitter Genève et que le Comité international l'a éliminé de son sein, ne voulant plus rien avoir en commun avec lui. Mais M. Dunant n'a point accepté ce verdict de l'opinion publique et il continue à se mettre en avant à l'étranger, toutes les fois que l'occasion s'en présente, comme l'un des champions de la Croix-Rouge... Nous tenons beaucoup quant à nous, pour l'honneur de la Croix-Rouge, à ce qu'elle ne soit pas servie par des individualités tarées...» On connaît la suite. Dunant a erré pendant vingt ans dans l'Europe entière, avant de trouver refuge, comme un pauvre vagabond fatigué, dans un home de Heiden. Ses dernières années lui apportèrent la reconnaissance du monde entier. Il reçut en effet le Prix Nobel de la paix en 1901. Depuis, des monuments lui furent érigés. De Kempin, en revanche, c'est à peine si quelques personnes connaissent son visage. D'habitude, le souvenir d'un homme est fonction de la portée de son œuvre. La portée de l'œuvre de Dunant a été mondiale. Celle de Kempin a été locale et nationale. Mais si aujourd'hui encore elle apparaît tronquée ou peu consistante, cela n'est-il pas de notre faute, puisque nous persistons à vouloir l'ignorer? □